

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Simon Girard, Robert Maltais, Dany Ledair

Jean-François Crépeau

Numéro 129, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36839ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2008). Compte rendu de [Simon Girard, Robert Maltais, Dany Ledair]. *Lettres québécoises*, (129), 20–21.

☆☆☆

Simon Girard, *Dawson Kid*,
Montréal, Boréal, 2007, 188 p., 19,95 \$.

À l'enseigne du succès hâtif

Lors de la rentrée de l'automne 2007, le premier roman de Simon Girard était partout bien en vue et l'auteur, à tous les micros. Six mois plus tard, *Dawson Kid* suscite-t-il toujours le même enthousiasme? C'est ce que nous allons voir.

Voilà Rose. Début de la vingtaine, ample jogging, elle erre dans le métro. À un arrêt, la présence d'étudiants lui rappelle que la station Atwater-Dawson College s'ouvre sur des classes.

Ainsi débute cette histoire qui a pour trame l'univers trouble de Rose Bourassa. Les péripéties ressemblent à un passage initiatique qui la mène d'un état de victime ravagée à celui de femme libre.

Son errance initiale est à l'image de ce qu'elle traverse, c'est-à-dire l'occasion pour elle de classer des événements survenus depuis ses sept ans, alors que son père et ses trois frères abusaient d'elle, à répétition.

UNE VIE, UN COMBAT

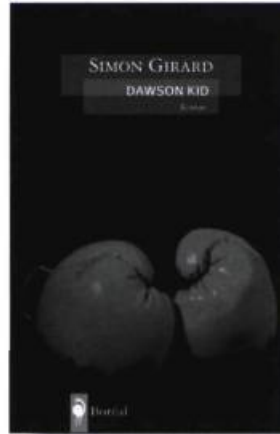
Rose batailleuse? Pas vraiment, sinon que cogner lui apporte une vitalité qu'elle ignorait. Cette force nouvelle remplace, petit à petit, cette autre qu'elle dirige contre elle-même et qui la fait songer au suicide. Pas étonnant alors qu'elle s'amène dans un gymnase où s'entraînent d'apprentis boxeurs. L'entraîneur détourne la leçon au profit de son plaisir en la tripotant; mal lui en prend, la jeune femme lui décoche un coup qui l'assomme.

Ce qui aurait pu être un échec devient, *a contrario*, un stimulant qui la pousse à chercher un véritable maître. Rose trouve cet homme et elle éprouve une affection profonde envers celui qui accepte, sans la juger, toute l'énergie qu'elle investit dans les coups portés. C'est d'ailleurs par sa relation avec celui qu'elle nomme affectueusement « Coach » que s'opère sa transformation.

UNE VIE, UN SECRET

Simon Girard a choisi le monologue intérieur pour raconter l'essentiel de *Dawson Kid*. C'est bien ainsi, car Rose ne se lie pas aisément: elle n'intervient pas dans la vie des autres, ce sont eux qui entrent dans sa bulle. Cette façon de narrer ses aventures donne l'impression que des détails nous échappent, la narratrice utilisant l'ellipse comme si nous devions déjà connaître son passé ou ses réactions à venir.

Outre l'entraînement de Rose Bourassa, nous partageons l'exiguïté de son trois et demie, sa passion des œuvres dont le nom des auteurs figure dans le dictionnaire et la relation qu'elle entame avec son voisin de palier, Otto. Les rapports qu'elle entretient avec celui-ci rappellent sa peur des hommes, inspirée par ceux de sa famille et par



SIMON GIRARD

les clients du Gold, le bar où elle dansait nue. Comme la boxe apaise sa colère, sa liaison avec Otto libère ses pulsions sexuelles.

Inutile de dire que la transformation entreprise par Rose ne se fait pas sans heurts. Si une grande part de cette métamorphose passe par le gymnase et la confiance qu'elle met dans son « Coach », ce changement vient aussi de la confiance en elle-même qu'elle gagne au fur et à mesure des péripéties. Cela jusqu'à ce que survienne un coup du destin, un coup qu'elle portera et qui tuera une adversaire dans un gala de boxe.

UNE VIE, UN RÉCIT

Qu'advient-il de Rose Bourassa, alias Dawson Kid, après ce combat tragique? L'auteur a conçu une fin en lien direct avec l'évolution de son héroïne. Une fin justifiant

l'espoir qui se cache derrière le titre du roman, lequel fait référence à l'avenir prometteur de la jeune femme assassinée sur le campus du Collège Dawson en 2006.

Voilà donc le premier roman de Simon Girard: une longue métaphore dans laquelle le mal de vivre de l'héroïne est assimilé à celui d'un assassin et à celui de sa victime. L'écriture est vive et captivante, le monologue intérieur qu'elle communique va droit à l'intelligence du récit. *Dawson Kid* annonce-t-il la venue d'un écrivain remarquable? Il me semble trop tôt pour en juger, mais le roman n'en est pas moins plein de promesses.

☆☆ 1/2

Robert Maltais, *Hurler*,
Montréal, Québec Amérique, 2007, 432 p., 24,95 \$.

Le curieux voyage de Stanislas Jutras

Le quatrième roman de Robert Maltais raconte la très longue saga de Stanislas Jutras, de l'adolescence à l'âge adulte. Nous y parcourons les diverses voies sur lesquelles le héros s'engage et croisons une foule de personnages dans des univers des plus guillerets aux plus glauques.

Stanislas, fils unique d'un haut fonctionnaire et d'une chroniqueuse culturelle, quitte la maison familiale avec pour seul bagage son piano électronique. Il loue un meublé rue Saint-Denis, puis il découvre le bar que dirige Bibian Soubeyrand avec l'énergie d'une mère supérieure. Il y rencontre Romain Vicaire, un parolier sur le retour qui vivote des droits d'auteur jadis acquis. Ces deux-là deviennent sa nouvelle famille.

« L'AUTOBUS DU SHOW-BUSINESS »



ROBERT MALTAIS

Grâce à eux, Stan est propulsé dans le monde du show-business. Une des chansons que lui écrit Vicaire s'intitule « Hurler » et l'interprétation qu'il en fait est à couper le souffle. Ses nouveaux amis invitent des chroniqueurs à l'entendre, puis la chanson joue à la radio et Gilles Larivière devient son imprésario.

L'agent a vite compris que Stan est de la pâte à vedette. Il convainc Fernand Corriveau, maître ès enregistrement, de recevoir son protégé dans son studio estrien. Stan et son parolier s'isolent dans un chalet près de là et non loin de l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac. Chez les moines, le garçon découvre la musique des grandes orgues et fait la rencontre

d'Hubert de Louvel, médecin et musicien français. Ce dernier devient le mentor du jeune homme et Émile Minet, son protecteur.

Transformé en idole d'une génération le temps d'un succès, Stan multiplie les frasques. Un soir de tournée, il met sa vie en péril. Luane Larivière, la fille de son producteur, tente de le sortir d'embarras en quittant hâtivement la ville où ils se trouvent, mais il y a un accident dont Stan est le seul survivant.

Sa convalescence le ramène à l'abbaye, puis auprès de Hubert de Louvel. Ravagé par les événements, il accepte la proposition du médecin de poursuivre des études musicales et d'élargir l'ensemble de ses connaissances, tout en complétant sa guérison.

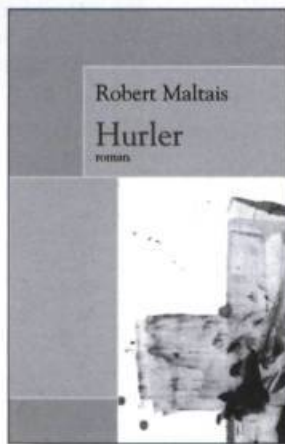
DU CHANTEUR AU GOUROU

À compter de ce moment-là, le héros voyage entre le Québec, la France et la Suisse. Son maître lui parle de l'Ordre de Saint-Origène auquel il appartient; l'OSO s'est donné pour mission de trouver le chemin de la perfection par la voie de l'apocatastase, c'est-à-dire le renouvellement du monde.

Nous devenons alors les témoins de l'éducation de Stanislas jusqu'à ce qu'il accède au statut de grand maître de l'Ordre. Chemin faisant, il perd complètement la tête, rêvant de puissance et de gloire. S'il abandonne Émile Minet, son ange gardien, celui-ci continue de le suivre pas à pas. Lorsqu'il anticipe les actes extrêmes que Stan s'apprête à accomplir, il en avertit Martial Coquereau, un inspecteur de la police suisse.

Les derniers chapitres du roman alternent entre l'apothéose de son pouvoir que Stan prépare et l'enquête policière. Qui des deux franchira le premier le fil d'arrivée? Une chute étonnante.

Voilà une histoire à vous couper le souffle! Robert Maltais a visiblement beaucoup à raconter, mais il éprouve de la difficulté à choisir efficacement parmi tous ces détails. Quelques dizaines de pages de moins et *Hurler* eût été une histoire remarquable.



Le terrorisme humaniste

☆ 1/2

Dany Leclair, *Le sang des colombes*, Montréal, VLB éditeur, 2007, 188 p., 21,95 \$.

Les boîtes aux lettres volaient en éclats, jusqu'au jour où les felquistes eurent du sang sur les mains et rangèrent leurs armes. Qu'en aurait-il été s'il s'était agi de terroristes ayant fait leurs classes là où mourir, c'est être martyr? Voilà, en toile de fond, ce que raconte Dany Leclair dans un premier roman.

Nous sommes à Saint-Alexis où Roman Maric, un Roumain à la solde du Mouvement anonyme pour la souveraineté du Québec, décide de se terrorer. À l'hôtel du village, la propriétaire n'a rien à lui offrir. Une voix venue du fond du bar l'invite: Roman fait ainsi la connaissance d'Hippolyte Gauthier.

LA GUERRE OU LA PAIX ?

Personnage excentrique et peintre de la postmodernité, Gauthier va le loger et lui fournir les motifs de son séjour en lui proposant de travailler pour la veuve Lemoyne et ses filles, les rivales Elsa et Nadja. Roman aura d'ailleurs une brève aventure avec Elsa, mais il lui préférera Nadja malgré le paradoxe qui le déchire: être terroriste ou être amoureux.

Les événements se bousculent quand Gauthier est invité à exposer dans une galerie new-yorkaise. On apprend alors qu'étudiant il fut emprisonné pour ses actes terroristes, ce qui compromet le voyage à New York lorsque les douaniers découvrent son passé criminel.

Roman et Nadja prennent les choses en main et mènent l'artiste à destination. Au cours de ce voyage, Roman décide de quitter Saint-Alexis et de mettre la jeune femme qu'il aime face à son existence de terroriste.

UN RÉCIT VACILLANT

Dany Leclair termine *Le sang des colombes* en refermant, les unes après les autres, les chausse-trappes dont il a parsemé son récit. S'y laisse-t-on prendre? Peut-être à la première lecture, puis on devient moins naïf.

Il faut le prologue et l'épilogue pour comprendre la carrière violente de Roman Maric, un procédé d'écriture efficace qui dessert bien la trame du récit. Malgré quelques passages convenus, d'autres peu vraisemblables et l'absence de certains raccords, malgré les trop nombreux qualificatifs qui soulignent la majorité des substantifs, ce premier roman n'est pas sans intérêt.

Dany Leclair a imaginé une histoire et des personnages auxquels j'ai voulu croire. Cela dit, *Le sang des colombes* n'est pas une grande œuvre mais, si nous ne sommes pas trop exigeants, elle nous convie à quelques heures de lecture agréable.

